

Grégory Jacquet

La Leçon du mal



J'ai maintenant achevé cet ouvrage.
Son cœur bat au rythme de l'exaltation des émotions ;
Les sensations y sont portées aux nues aux dépens de la réalité.
D'aucuns me diront que je me suis ainsi éloigné de la vérité ;
Elle m'importe peu. Il n'existe dans ce monde que celle perçue par
chaque individu.

Cela rend les relations humaines tellement particulières, tellement
équivoques.

Sans doute n'ai-je pas su analyser avec finesse et érudition
Les ressorts des pulsions humaines.

Fichtre ! J'aurai tout de même peint des sentiments
Et les entrelacs qu'ils esquissent sur la pensée.

J'ai maintenant achevé cet ouvrage.

Et je ne peux empêcher mon esprit d'en chercher l'origine.

Me voici l'archéologue de mon propre orgueil !

L'écriture est un drame ; il se justifie comme le tourment des vertus.

L'humilité est couverte de la plus authentique noblesse ;

Mais chaque jour mon sang hurle fierté et vanité.

La justice est le moteur de toute société humaine ;

Mais sous couvert d'hypocrisie, ma misanthropie m'en dévoile la fatuité.

Ma faconde n'a d'autre but que l'épanouissement de ma réflexion ;

Mais par des envolées lyriques mes pensées m'entraînent vers une
gloire béate.

Mieux vaut alors ne point s'attarder dans des châteaux à Cythère.

Tu as si souvent reproché à tes muses – ô médiocre intelligence –

De réfréner tes plus belles ambitions ;

Mon cœur sait pourtant que je n'aurais jamais rien entrepris

Sans celles qui partagent mon quotidien.
Je leur envoie comme une tendre caresse
Ces modestes pages, fruit de mes songes enfin féconds.
Qu'elles me pardonnent la violence de cette peinture
Et qu'elles y décèlent ce qui toujours luit dans mon esprit :
J'écris car c'est ce que je suis.

EXTRAIT

Venez, venez, esprits qui assistez les pensées meurtrières ! Débarrassez-moi de mon sexe !

Et de la tête aux pieds, remplissez-moi toute de la plus atroce cruauté ;
Épaississez mon sang, fermez en moi tout accès, tout passage à la pitié.
Qu'aucun retour compatissant de la nature n'ébranle ma volonté farouche
Et ne s'interpose entre elle et l'exécution !

Venez à mes seins de femme, prendre mon lait changé en fiel, vous ministres du meurtre,

Quel que soit le lieu où, invisibles substances, vous présidiez aux crimes de la nature.

Viens, nuit épaisse, et enveloppe-toi de la plus sombre fumée de l'enfer :
Que mon couteau aigu ne voit pas la blessure qu'il va faire ;
Et que le ciel perçant le linceul des ténèbres ne puisse me crier :
« Arrête ! Arrête ! »

William Shakespeare, Macbeth

Prologue

« Avez-vous déjà ressenti cette curieuse sensation ? Cette impression désagréable de perte de sens ? Ces moments un peu déroutants où l'on perd la perception de la réalité et où tout se brouille dans un vertige inexplicable ? C'est une sensation que je ressens presque en permanence depuis quelques temps. Vous ne voyez pas de quoi je parle, n'est-ce pas ? Je veux parler de ces instants de déséquilibre où l'on éprouve comme un vide, comme un creux dans sa pensée. Ou plus exactement une crainte : celle d'avoir commis une mauvaise action sans s'en rendre compte et sans en garder le souvenir précis. Voyez-vous mieux de quoi je veux parler maintenant ? Vous savez, ces secondes de pure folie qui vous font douter jusqu'à la réalité de votre propre existence. Si je ne suis pas certain d'être absolument conscient de tous mes actes, alors je peux me demander si je suis bien vivant ! Si je suis bien réel ! Et même si le monde qui m'entoure n'est pas une invention de mon esprit dérangé ! Peut-être est-ce le genre de questionnement qui tараude l'esprit d'un psychotique. Vous comprenez où je veux en venir ? Quel vertige que de prendre conscience de ses propres gestes, réalisés hors de toute conscience, hors de toute perception, dans une altération complète du jugement ! Quel vertige de prendre conscience de ces gestes lorsqu'ils sont marqués du sceau d'une criminalité barbare ! Mais tout cela n'est rien...

Avez-vous déjà ressenti des pulsions ? Non, ma question n'est pas la bonne. Evidemment que vous avez déjà ressenti des pulsions ! Avez-vous déjà ressenti de véritables pulsions ? Des pulsions de mort, des pulsions de destruction, des pulsions de cruauté, des pulsions de désir physique ? Je les ressens presque quotidiennement. Elles m'assaillent de toute part mais je ne comprends pas d'où elles viennent. Elles me hantent et me terrifient. Avez-vous déjà eu peur de ressentir des pulsions ? Moi, je vis dans cette

angoisse perpétuelle. Je suis en permanence dans la crainte de les voir surgir. Avez-vous déjà craint d'avoir assouvi des pulsions ? Je me demande sans cesse si je n'ai pas franchi la ligne rouge, si je n'ai pas franchi le Rubicon de mes désirs inavouables et tourmentés. J'ai l'horrible impression d'avoir cédé à mes pulsions et d'avoir répandu le mal. Mais je n'arrive pas à en être sûr. Je vis enfermé dans cette désolation. Qu'en pensez-vous ? Croyez-vous que toutes ces interrogations soient rassurantes ? Qu'elles prouvent que mon esprit est toujours sain ? Que mes fonctions de contrôle sont encore opérationnelles ? Je ne sais si je suis encore capable de refouler mes pulsions pour les mener vers de paisibles névroses inoffensives...

Tout cela est finalement assez comparable à notre relation avec le monde du rêve, ne croyez-vous pas ? Vous êtes-vous déjà réveillé un matin, prostré sous l'effet des oppressantes images vaporeuses d'un cauchemar ? Naturellement vous avez connu cela. Mais vous est-il arrivé de vous demander avec angoisse si les affreuses actions que vous veniez de commettre en songe n'étaient pas réelles, même plusieurs heures après votre réveil ? J'ai connu plus souvent qu'à mon tour les affres de ce genre d'étourdissement. Vous est-il déjà arrivé de vous réveiller en pleurs, persuadé d'avoir vraiment violé ou tué ces fantômes oniriques qui paraissaient tellement réels ? Je ne peux plus nier que tout se mélange dans mon esprit : mes rêves, la réalité, les affabulations de mon inconscient, les conflits qui étirent ma personnalité. Je ne parviens plus à distinguer la vérité dans ce brouillard...

A n'en pas douter, j'imagine que même un homme tel que vous a traversé des moments de fébrilité un peu comparables. Vous avez sûrement dû vivre ces éphémères pertes de conscience de la réalité. Après tout, elles ne sont certainement que les conséquences incontrôlables du fonctionnement électrique de notre cerveau. Pourtant... non ! Je ne fais que me fourvoyer. Vous n'avez pas pu connaître de telles pertes de sens. Pas plus que vous n'avez pu ressentir de si terribles pulsions. Elles ne sont propres qu'à moi. Est-il possible d'être sain d'esprit et de subir tant de pulsions immorales et criminelles ? Est-ce concevable ? Peut-être que tout ceci n'est que le fruit de mon imagination débordante... Non, je ne le crois pas. Inutile de me mentir à moi-même. Dire que ces temps de malheur sont pour moi. Je dois être en train de perdre la raison. Mon Dieu, pardonnez-moi ! Je crois bien avoir commis l'irréparable... »

Première partie

Térée

Chapitre premier

Le silence de la campagne paresseuse environnant la bâtisse n'était entrecoupé de loin en loin que par les stridulations monotones des grillons, le chant solitaire d'un oiseau ou la faible brise qui faisait légèrement frissonner le feuillage naissant de quelques arbres. On percevait au loin, quelque part au-delà de l'horizon des champs, le vrombissement de quelque machine agricole. Le soleil dardait tranquillement ses rayons de printemps naissant sur la propriété perdue au milieu des terres fraîchement retournées et des pâtures aux herbes déjà hautes et sauvages. Face à la maison délabrée, un plantureux et superbe tilleul étendait son ombre gigantesque, vaste coin de fraîcheur pour les heures les plus torrides de l'été. Dans son dos, on devinait le chemin de terre et de cailloux qui, à travers les champs encore vierges de culture, menait jusqu'à la propriété.

Le calme bucolique se troubla soudain imperceptiblement à l'horizon ; un voile de poussière se dégagea de plus en plus nettement sur le chemin tandis que le bourdonnement d'une voiture se faisait progressivement plus proche. Un véhicule de modèle break fit alors irruption au détour d'un virage et pénétra lentement dans la cour en faisant craquer avec douceur le tapis de graviers et de cailloux.

L'homme qui en descendit était de grande taille et de bonne corpulence. Il portait un costume gris, parfaitement à sa taille, qui lui donnait l'air soigné d'un homme qui accorde beaucoup d'importance à son apparence. Il déboutonna sa veste, retira soigneusement et élégamment ses lunettes de soleil, les glissa dans sa poche de chemise et fit face à la demeure, les mains posées sur les hanches avec une expression sur son visage où se mêlaient l'étonnement et le ravissement. Il serait bien difficile à

quiconque de comprendre de tels sentiments au regard d'une maison aussi délabrée et dont on pouvait se demander si les fondations pourraient encore résister à un coup de vent un peu violent. Les pierres des murs étaient visibles, le crépis ayant presque totalement disparu, et de nombreux interstices semblaient indiquer que les pierres étaient plus en équilibre les unes sur les autres qu'unies en un seul corps. La maison semblait totalement dépourvue d'huisseries ; point de fenêtres ni de portes, simplement des trous béants aux contours déchirés. De nombreuses poutres étaient apparentes et une crevasse de belle taille béait au milieu du toit, crevant les tuiles ocre recouvertes de mousse.

Tout en caressant son menton imberbe, l'individu fit quelques pas dans la cour, absorbé dans sa contemplation. Puis, éveillé par le bruit lointain d'un moteur, il se retourna face au chemin. La propriété était assez mal délimitée. On ne pouvait pas discerner nettement ses frontières avec les champs alentour, les herbes hautes du jardin se mélangeant anarchiquement avec celles des prés. On pouvait vaguement deviner les restes d'une ancienne clôture qui entourait jadis le domaine. Le chemin de terre débouchait directement sur une vaste cour qui faisait face à la maison. Une seconde voiture sortit finalement de l'allée et vint se garer aux côtés de la première, se plaçant dans l'ombre du tilleul qui gardait l'entrée de la maison. Un homme en sortit précipitamment, tenant à la main une serviette en cuir. Il était d'une taille équivalente au premier individu mais son costume très ample ne parvenait pas à dissimuler un embonpoint prononcé. Il semblait bien plus sensible à ces premières chaleurs de printemps avec son visage coloré et son front ruisselant de sueur.

– Monsieur Phydias ? Alors, je ne vous avais pas menti, n'est-ce pas ? Un vrai désert !

Il s'approcha rapidement et serra avec une grande énergie la main de son vis-à-vis.

– Hervé Pierre, de l'agence Fidelio. Vous voyez monsieur Phydias, je vous avais promis un petit coin de paradis, un terrain isolé dans la campagne, j'ai tenu parole. Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous aurez toute la tranquillité du monde ici.

– Il faut reconnaître qu'on peut difficilement trouver plus tranquille, répondit l'homme. C'est incroyable de se dire que la ville est si proche, on

se croirait vraiment au cœur d'une nature sauvage. C'est exactement ce que j'avais espéré.

– Et la maison ? Qu'en dites-vous ? Là-aussi je pense avoir répondu à vos attentes. Et vous savez, ça n'a pas été facile de trouver cette affaire-là, c'est très rare de dénicher une propriété de ce type.

– On dirait bien que vous avez vu clair dans mes pensées. Cet aspect rustique, c'est tout à fait ce que j'avais en tête. Je ne m'attendais pas à ce que vous puissiez trouver aussi rapidement. Maintenant, il faut voir l'intérieur car, là-aussi, j'ai pas mal d'exigences.

– Oui, je me souviens bien de tout ce que vous m'avez demandé et je crois que vous allez être agréablement surpris. Est-ce que vous voulez faire d'abord un tour du terrain et des environs ?

– Vous avez tellement piqué ma curiosité que j'aimerais visiter toute de suite la maison. Nous ferons le tour après si cela en vaut la peine.

– Ah, je vous comprends, mais je suis pratiquement sûr que nous devons explorer le jardin car vous allez rester sans voix à l'intérieur. Allons-y, suivez-moi.

Les deux hommes traversèrent côte à côte la cour qui menait à la maison. Ils s'arrêtèrent à quelques pas de la porte et observèrent la façade de la maison.

– C'est une maison très ancienne, expliqua avec intelligence l'agent immobilier, elle a été construite entre les deux guerres, en 1925 si ma mémoire est exacte. Même s'il n'y a plus de document pour l'attester, il semble qu'elle était attenante à un corps de ferme. Elle a été restaurée après la guerre mais elle n'a pas été habitée longtemps. Elle a été vendue à une famille très aisée qui possédait de nombreux autres domaines et qui n'en a jamais fait d'usage. Il est fort probable que les propriétaires en aient oublié jusqu'à son existence. Il semble qu'elle soit à l'abandon depuis au moins soixante ans. Ils sont décédés il y a environ un an et c'est là que leurs enfants l'ont découverte et ont décidé de la mettre en vente. Comme vous pouvez le constater, ils n'ont absolument pas essayé de la restaurer. Mais je crois que c'est ce que vous espériez.

– Tout à fait ! Je cherche une maison où tout est à faire, acquiesça Phydias. Ce qui compte, c'est que les fondations soient suffisamment solides pour pouvoir la restaurer sans avoir à la reconstruire entièrement.

Je veux absolument des fondations en pierre.

– Pour ça, il faudra peut-être que vous demandiez l'avis d'un expert avant de vous décider, moi je ne peux rien vous affirmer dans ce domaine. Mais pour ce qui est de la pierre, aucun doute possible, on le constate aisément au premier coup d'œil. Et je vous comprends parfaitement, la pierre ça donne vraiment un cachet particulier à une maison, surtout dans un cadre aussi champêtre. Si vous voulez vous donner la peine d'entrer, je crois que nous n'aurons pas besoin de la clé !

L'agent immobilier était le stéréotype même de sa profession. Tout à fait le genre de type que l'on s'attend à rencontrer lorsqu'on va visiter des maisons. Un physique avenant, tout en rondeur, une voix puissante et énergique, des lieux communs martelées à intervalle régulier, une chaleur humaine pleine de confiance et de conviction. Conscient de cet artifice, le visiteur n'en était pas moins dans les dispositions idéales pour se laisser bercer au gré du courant. De son côté, le commercial était tellement abasourdi d'avoir une réelle opportunité de vendre cette bâtisse qu'il était prêt à toutes les circonvolutions de l'esprit pour la mener à son terme. Il observa l'homme pénétrer dans la semi-obscurité avec un regard profond, scrutant la moindre de ses réactions, et il fut satisfait de voir, en réponse à son trait d'humour, un léger sourire esquissé sur son visage. La visite se poursuivait donc comme si elle était conduite par la force tranquille du courant d'une rivière, nul trouble ne venant affleurer l'onde pure. Le destin semble parfois avancer sur une route si droite et si bien délimitée que rien ne pourrait le faire dévier de sa course et les hommes voient alors partout les signes de sa bonne conduite.

Assez curieusement pour une maison de cette époque, on entra directement dans un hall assez imposant faisant face à un escalier plutôt large. Le hall s'ouvrait de chaque côté sur deux nouvelles pièces qui formaient ensuite la plus grande partie du rez-de-chaussée. Cette organisation relativement somptuaire rappelait largement le faste des maisons coloniales des plantations américaines et détonnait fortement dans ce coin de campagne française. Naturellement, à l'abandon depuis plusieurs décennies, la maison n'offrait plus que les grandes lignes d'un luxueux passé mais, en la découvrant à travers un filtre d'harmonie, le visiteur ne la voyait pas telle qu'elle était, à l'état de ruine et de désolation.

Son esprit la percevait déjà comme renaissante et vivante, grouillante de force, de bonheur et de plaisir, tel un Overlook aux plus belles heures de son existence. Les fenêtres, privées de volets et de carreaux, laissaient le jour percer à l'intérieur et la semi-obscurité qui en résultait permettait de déambuler sans besoin de lumière artificielle. Les rampes de l'escalier étaient brisées en de nombreux endroits, tout comme les marches qui semblaient faites dans une imitation de marbre. Les murs étaient totalement décrépits, laissant apparaître les pierres qui les composaient, et le plâtre qui les couvrait à l'origine gisait sur le sol, s'entremêlant dans un ramassis de poussière et de gravas éparpillés sur un vieux carrelage craquelé. Des deux côtés de l'escalier, le hall se poursuivait jusqu'à deux portes de petite taille, identiques et symétriquement disposées, qui intriguèrent immédiatement le futur propriétaire :

– Est-ce que ce sont des placards sur les côtés de l'escalier ?

– Ces portes mènent à l'une de vos conditions : la cave. Vous allez pouvoir constater sa taille et son volume. Cela explique que l'on ait pensé à faire deux entrées pour y pénétrer, d'autant qu'elle est coupée en deux parties par une cloison. Mais il ne semble pas qu'on ait pensé à utiliser de quelque façon que ce soit cette séparation. Je ne sais pas ce que les constructeurs avaient en tête, d'autant qu'il n'a jamais été possible d'y faire un garage, le sous-sol étant complètement enterré. Si vous voulez bien, je vous précède dans l'escalier. J'ai apporté une lampe de poche car, comme vous allez le constater, il n'y a aucune lumière en bas, le noir complet.

Le commercial alluma sa torche et les deux hommes descendirent prudemment l'escalier de bois aux marches grinçantes. Une fois en bas, le visiteur constata que nul aménagement n'avait été fait dans cette cave. Le sol paraissait en terre mais il ne parvenait pas à en distinguer clairement la matière. Il eut juste le temps d'apercevoir un très grand clou enfoncé à mi-hauteur dans le mur juste à côté de l'escalier lorsque l'agent balaya les murs avec sa lampe. Son exaltation intérieure était à son paroxysme. Il est bien difficile de comprendre comment un lieu aussi repoussant pouvait à ce point le séduire. Cependant, il se contenta d'indiquer que cette cave était parfaite et que c'était tout à fait ce qu'il souhaitait. Les deux hommes visitèrent ensuite la deuxième partie du sous-sol qui offrait exactement le même spectacle, puis ils remontèrent à l'étage et commencèrent la visite du

rez-de-chaussée. Celui-ci se découpait en deux grandes pièces symétriques de belle taille, complétées par deux pièces attenantes de plus petite taille et qui semblaient avoir été autrefois une cuisine et une salle d'eau. Toutes ces parties de la maison étaient dans le même état de délabrement que le hall d'entrée. L'agent immobilier se décida alors à sonder davantage les dispositions de son client :

- Que pensez-vous de tout cela M. Phydias ? Cela répond-il pour le moment à vos attentes ?

- Je trouve cela très intéressant. Le potentiel de cette maison est vraiment impressionnant. J'ai hâte de voir si l'étage est d'aussi bonne facture.

- La superficie est exactement la même que celle du rez-de-chaussée, le hall en moins, et vous allez voir que la hauteur de plafond est tout aussi importante. Mais la maison est encore en plus mauvais état là-haut, notamment le plancher. Quant à la charpente, elle nécessitera une inspection minutieuse ; vous avez aperçu la crevasse sur le toit avant d'entrer.

Il marqua un temps d'arrêt avant de poursuivre :

- Et quels sont vos projets pour cette maison ? Vous ne m'avez encore rien dit de ce que vous comptiez en faire.

- Oh, c'est extrêmement simple, je compte la restaurer intégralement pour venir y vivre avec ma femme et mon fils. Depuis notre mariage, nous rêvons de trouver une grande maison à restaurer dans un endroit calme à la campagne. Et on dirait bien que je viens de la trouver. Par contre, ajouta-t-il dans un souffle, je souhaiterais en faire la surprise à ma femme. Je voudrais l'acheter seul pour pouvoir lui offrir... comme un cadeau. Ce doit être mon côté romantique un peu désuet. Ce que j'aimerais, c'est aménager rapidement une petite partie de la maison, suffisante pour pouvoir y vivre, et poursuivre ensuite la restauration progressivement avec ma femme.

- Je vais vous dire une chose : non seulement éprouver des sentiments et les partager avec la personne que l'on aime ne sera jamais désuet, mais surtout votre femme a bien de la chance d'avoir un mari aussi passionné.

Il ne partageait pas du tout cet avis, si obséquieusement servi par le commercial. Au contraire, il considérait que c'était lui qui avait de la chance d'avoir une femme aussi exceptionnelle. Il ne s'expliquait toujours

pas comment le destin avait pu lui faire un tel cadeau, mettre sur sa route une fleur d'une telle beauté et d'une telle rareté ; mais en retour il s'efforçait de lui apporter tous les soins nécessaires pour lui permettre de s'épanouir jour après jour. On peut rationnellement se poser la question de l'individualisme dans les rapports amoureux. Pas pour cet homme. Et tandis que son bienfaiteur l'emmenait en direction du grand escalier, il replongea avec délice dans des souvenirs où se mêlaient la douceur des roses et la violence de leurs épines.

*
* * *

Le petit groupe déambulait avec désinvolture dans la rue des Grandes Ecoles, se frayant un chemin à travers une foule encore épaisse pour une heure aussi avancée de la journée. Le soleil s'était définitivement glissé derrière les couvertures des immeubles du centre-ville mais l'air gardait cette pesanteur des premières journées de vraie chaleur entre le printemps et l'été. La bande, composée de quatre jeunes hommes à l'allure étudiante, s'arrêta devant la Serrurerie, un café bondé de clients qui débordaient jusque dans la rue, sur la terrasse remplie et sur le pavé où discutaient et fumaient des groupes épars de personnes. Le groupe semblait hésiter devant la façade, jetant des coups d'œil furtifs en direction de l'intérieur, scrutant les visages disséminés sur la terrasse. L'un des garçons, se retournant vers les autres, regarda sa montre et interrogea le groupe :

- A quelle heure a-t-il dit qu'il serait là ?
- Il avait dit à huit heures et demie, mais bon, tu le connais, à tous les coups, il doit être à la salle de jeu en réseau, répondit un des autres gaillards avec un air narquois. On va voir à l'intérieur ?

Ils entrèrent dans le bar qui grouillait de monde. Ils se faufilèrent le long du comptoir entre les clients et les serveurs chargés de leurs plateaux. Au fond de la pièce principale, ils aperçurent la personne qu'il cherchait. C'était un grand jeune homme blond, à la barbe naissante, qui parlait bruyamment en faisant de grands gestes pour une assistance qui l'observait et l'écoutait en souriant. Il était accompagné par un garçon et trois filles qui semblaient comme hébétés par l'atmosphère bruyante et enivrée de la salle. A la vue du petit groupe, il se leva et s'exclama :

– Eh bien, ce n'est pas trop tôt ! Ça fait des plombes qu'on vous attend les gars. Tenez, approchez, on vous a gardé des places. Venez que je vous présente. Alors, là c'est Boris, un gars sans qui je n'aurais jamais eu mon année, et là, voici trois fleurs délicates que j'ai cueillies ce matin dans mon jardin, Laura, Peggie et Stéphanie.

Les trois jeunes femmes poussèrent ensemble le même soupir amusé. Elles se levèrent pour accueillir les nouveaux venus et tout le monde se salua avec plaisir. Ils s'installèrent ensuite, tout embaumés par l'ambiance chaleureuse du café, tous leurs sens prêts à s'évanouir dans la promiscuité et les bacchanales. Tandis que la discussion s'installait entre les deux groupes qui se mêlaient, la voix adolescente de Dolly Parton résonnait comme en écho dans le tohu-bohu qui les enveloppait.

Depuis une demi-heure que le groupe s'était attablé, la bière avait coulé en abondance et les esprits s'étaient davantage ouverts et débridés. Alors que tout le monde s'animait autour du grand blond qui gesticulait à n'en plus finir, deux garçons du premier groupe se tenaient à l'écart des discussions et s'entretenaient à voix basse sur un coin de table.

– Tu as vu cette petite brune à côté de Gus ? demanda le premier derrière sa pinte suintante de fraîcheur. J'ai croisé son regard deux ou trois fois, elle est en train de me faire fondre. Comment a-t-il dit qu'elle s'appelait, déjà ?

– Elle s'appelle Peggie. Gus m'en a déjà parlé, c'est vrai qu'elle est plutôt pas mal, mais, désolé Tancrède, je crois bien qu'elle est avec ce Boris qu'il nous a présenté.

– Tu crois vraiment ? Ils n'ont pas l'air d'être ensemble. En tout cas, lui, il ne s'occupe pas du tout d'elle. Regarde, il ne fait que discuter avec Bertrand. Je suis sûr qu'ils parlent de la coupe du monde et de l'élimination de la France. Avec Bertrand, impossible de parler d'autre chose en ce moment. Moi, si j'avais une nana comme ça, je ne passerais pas mon temps dans les bars à discuter de la blessure de Zidane ou du jeu des Uruguayens. Non mais regarde-moi ce sourire ! Et ces yeux de braise ! Je crois que je suis en train de sombrer. Le magma bouillonne en moi. Il faut que j'aille prendre l'air. Tu viens fumer avec moi ?

– Je vais d'abord me soulager aux toilettes et puis je te rejoins.

Il se leva en titubant légèrement, s'engagea dans le couloir et se retourna à l'appel de Tancrède :

– Fred, tu sais, je suis vraiment heureux pour toi mon frère !

Fred sourit avec émotion puis s'enfonça dans le couloir. Tancrède le regarda partir avec tendresse, puis il se leva à son tour, les jambes un peu flageolantes, et se fraya un chemin à travers le bar. Il déboucha enfin sur le pas du troquet où l'air un peu plus respirable de la rue le tira légèrement de sa griserie. Il contempla toute la rue qui descendait sous ses pieds, la terrasse bondée du café, celle tout aussi remplie du rugby bar qui lui faisait face, en se laissant aller mollement à son ivresse naissante, qui deviendrait une franche biture d'ici la fin de la soirée, avant de s'achever dans une magnifique gueule de bois le lendemain. Il tira une cigarette de son paquet, l'alluma avec application, puis tira une première bouffée avec cet air profond et mystérieux qu'inspire l'afflux de nicotine longtemps désirée. Alors qu'il exhalait avec lenteur la fumée, tels les naseaux fumants du taureau, une douce voix l'interpella :

– Est-ce que tu n'en aurais pas une pour moi par hasard ?

Tancrede se retourna, sans bien comprendre que c'est à lui qu'on parlait. Cheveux noirs en cascade, immenses yeux bleus pétillants de malice, Peggie se tenait face à lui, attendant une réponse. De taille moyenne, elle portait un simple tee-shirt bariolé et un petit short en jean à mi-cuisse qui laissait s'épanouir des jambes blanches et minces aux pieds chaussés de surprenantes sandales à la romaine. Tancrede resta abasourdi. Le temps était comme suspendu et son cœur battait la chamade face à cette apparition. Il tenta de bredouiller une réponse mais il était tellement troublé qu'il ne réussit qu'à tousser pour s'éclaircir la voix et il tendit, en tremblant légèrement, une cigarette à la jeune fille. Elle l'alluma puis, après avoir recraché la bouffée, elle dit d'un ton gai et désinvolte :

– Je m'appelle Peggie, je suis une amie de Gus. Nous étions dans la même promo cette année. Et toi, tu t'appelles comment ?

– Tancrede, répondit-il dans un souffle, déglutissant avec difficulté sa salive pâteuse.

– Tancrede ? Voilà un prénom pas banal. Quelle est son origine ?

– C'est un prénom d'origine germanique mais je ne crois pas qu'il existe de légende particulière rattachée à son origine. Je sais qu'il a été porté par un seigneur normand au Moyen-âge.

– Tancrede de Hauteville ? Oui, c'était un seigneur de la région de

Coutances mais il est bien peu renommé. En revanche, ses frères ont fait la conquête de l'île de Malte aux dépens des Musulmans au XI^{ème} siècle. Mais le plus intéressant le concernant, c'est la manière dont il a trouvé une épouse. Un jour où il accompagnait un seigneur du Cotentin, je ne me souviens plus son nom mais je sais qu'il était un proche parent de Guillaume le Conquérant, celui-ci fut chargé par un sanglier furieux et notre bon Tancrède le sauva en enfonçant son épée dans le front de la bête jusqu'à la garde. Un sacré gaillard, hein ? Et pour le récompenser, le noble seigneur du Cotentin lui offrit une de ses filles en épousailles. On ne sait jamais quand l'amour va frapper à la porte, pas vrai ?

Tancrede resta interdit devant ce naturel désarmant et l'air malicieux qu'avait pris la jeune fille en prononçant sa dernière phrase. Peggie esquissa un sourire devant sa réaction :

– Ne fais pas cette tête, je viens d'avoir ma deuxième année d'histoire de l'art. Il y a deux mois, j'ai fait un exposé sur la cathédrale de Coutances et sur une de ses façades, on trouve une statue de ce Tancrede de Hauteville. A chaque fois que j'y repense, ça me rappelle la chanson de Dick Annegarn. Tu connais ? « Je me suis levé bien tard, ce matin. Trop tard pour le petit déjeuner, je suis sorti sans rien manger. Je me suis rangé derrière la queue de la boulangerie. La ville était toute habillée de dimanche et de soleil, un soleil frais. »

La voix de Peggie était douce et envoûtante, un petit trémolo sublimait chaque fin de vers et il transperçait le cœur de Tancrede à chaque fois qu'il vibrait. Il trouvait cette fille plus éblouissante à chaque seconde et cette petite mélodie mélancolique le fit chavirer. Il sentait bien qu'il fallait se montrer un peu plus chaleureux avec elle mais il ne parvenait pas à se décoincer. Il ne comprenait pas encore que cette fille n'était pas là juste pour fumer une cigarette ou discuter poliment avec une nouvelle connaissance. Il était dans un de ces moments de pure merveille où l'on aimerait prendre de la hauteur, se mettre en retrait pour jouir avec délice de l'instant présent. Voyant qu'il ne trouvait rien à lui dire, l'étudiante ne désarma pas et repartit à l'attaque :

– Et toi alors ? Tu es venu pour fêter le diplôme de Gus ce soir ? Il faut dire que ce n'est pas un petit évènement, je dirais même que c'est carrément un exploit.